



Réception de Paul Emond

DISCOURS DE GABRIEL RINGLET

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 20 OCTOBRE 2012

Mesdames, Messieurs,

Chers Consœurs et Confrères,

Si je m'en tiens à nos usages, je me dois, Monsieur, de vous dire Monsieur tout au long de mon discours. Ça doit vous faire le même effet, j'imagine, que si pendant une demi-heure, vous deviez m'appeler Monseigneur !

Mais puisque, vous en conviendrez, nous sommes sur scène cette après-midi, et comme de toute façon, vous le savez bien, cette réception est une fiction — je n'ai pas dit une fumisterie — décidons, comme tous vos écrits y invitent, à transgresser les niveaux de réalité. Vous aimez que « le bon grain du vrai » se mélange à « l'ivraie du faux¹ ». Ces moments, en particulier où, brusquement, le récit « dérape dans le rêve, le fantasme ou le virtuel² ». Et vous avouez un goût prononcé « pour les narrateurs prêts à vous entraîner dans des histoires suspectes³ ». Comme vous me facilitez la tâche, Monsieur. Et comme je me suis senti libéré en sachant que j'allais pouvoir dresser de vous un portrait où « d'incessantes zones d'ombre » — je vous cite — échapperaient « à la vertu de l'entendement⁴ ».

Nous sommes donc bien d'accord, Monsieur. De ce côté-ci du miroir, nous nous en tiendrons au vousoiement. Mais une fois de l'autre côté, suivant en cela le

¹ Paul Emond, *Une forme de bonheur*, Louvain-la-Neuve, UCL, Chaire de Poétique 1998, Éditions Lansman, 1998, p. 23.

² *Ibid.* p. 24.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

chemin tortueux de votre plénipotentiaire culturel, nous passerons, l'air de rien, au tutoiement, « sans rupture, sans pas de côté » (...) « tout en poursuivant gaiement », comme vous dites, « la continuité de notre « fil narratif⁵ ».

« Papa, j'ai adoré ton cours ».

N'est-ce pas magnifique ? Être professeur. Donner cours à l'Institut des Arts de Diffusion. Y enseigner l'histoire de la littérature. Avoir, parmi les étudiants, son propre fils. Et l'entendre vous dire quelques années plus tard : « Papa, j'ai adoré ton cours. » Mais « pour moi, s'empresse d'ajouter Kristof, « ce cours a commencé dès ma naissance, et je souhaite de tout cœur qu'il dure encore très longtemps⁶ ».

Je pourrais m'arrêter ici. Il a tout dit, Kristof, en une ligne. Paul Emond est d'abord un conteur. Suzanne aussi peut en témoigner, qui se souvient — elle avait trois ans — que papa racontait l'histoire des trois oiseaux : *Plume, Plume Plume et Plume, Plume, Plume*. Sans oublier, bien entendu, *L'Île mystérieuse*, *Les deux filles de l'empereur de Chine*, *Dom Quichotte*, évidemment, et même — Suzanne a onze ans — *Mr Vertigo* de Paul Auster. L'histoire arrive à un moment terrible. Alors, le papa conteur, en vrai bon conteur attentif à son auditoire, dit à sa fille : « Je te laisse choisir si tu te sens capable de lire la suite ou si tu préfères pas. » Un jour passe, peut-être deux, et c'est à ce moment-là, confie Suzanne, « que j'ai saisi tout le mystère que peut exercer un livre fermé sur celui qui le regarde⁷ ». On comprend qu'un peu plus tard, dans un monastère, au Tibet, enveloppée d'une lumière magnifique, près d'un « grand lac aux accents willemsiens », la fille pense à son « papa lumineux⁸ ».

Paul Emond est un conteur... lumineux. Un conteur-enseignant. Et on comprend que son cours court encore longtemps après avoir quitté les auditoires. D'ailleurs, bien des étudiants se souviennent de ce « livre ouvert » en « blue-jean⁹ ». Ce bonhomme, là « en contrebas », un peu acteur, « une main dans la

⁵ Joseph Duhamel, Paul Emond. *Vrai comme une fiction*, Avin/Hannut, Éditions Luce Wilquin 2007, p. 225.

⁶ Collectif, *Constellation d'Emond*, Projet Topaze, édition Hors commerce, 2009, p. 42.

⁷ *Constellation d'Emond*, *op. cit.*, p. 43 et 44.

⁸ *Ibid.*, p. 44 et 45.

⁹ *Constellation d'Emond*, *op. cit.*, p. 84.

poche¹⁰ » et l'autre tenant un objet d'où s'échappent des mots et des silences, Kundera, Borges... Personne n'aurait voulu manquer les cours de Monsieur Emond. Et pas uniquement parce qu'on y rencontrait les écrivains autrement. Ça, oui. Mais plus encore parce que ce professeur encourageait chacun à rejoindre sa propre terre promise. J'aime bien le témoignage de Joachim Lafosse lorsqu'il parle de son ancien professeur-écrivain en évoquant sa « manière d'être dans l'intimité sans être impudique¹¹ ». N'est-ce pas là le cœur-même d'une attitude enseignante à laquelle Paul Emond a su donner tant de souffle et de feu ?

« Papa, j'ai adoré ton cours (...) et je suis fier de toi¹². »

Nous aussi, Paul, nous sommes fiers de toi.

Nous sommes fiers de te recevoir, aujourd'hui, dans cette Compagnie où tu as déjà très naturellement trouvé ta place entre réalité et fiction de nos discussions.

Fiers de compter désormais, à l'Académie, un confrère qui, vraiment, nous manquait, pour donner pleine ampleur à l'art dramatique, un confrère qui s'est battu depuis tant d'années pour que la littérature et le théâtre se parlent avec un peu plus d'affection.

Oui, nous sommes fiers d'accueillir ici un écrivain qui, tout au long de son œuvre, dans ses créations comme dans ses adaptations, refuse de s'en tenir à des territoires clôturés. « Si la page blanche est vertigineuse » disais-tu en ouverture de la « Chaire de Poétique » dont tu as été le titulaire à l'UCL en 1998, et même « merveilleusement vertigineuse, c'est parce qu'elle m'ouvre tout l'espace du monde et du rêve. (...) Inventer des personnages, dessiner des situations, les faire évoluer, multiplier les coups de théâtre, rire et pleurer quand on veut et comme on veut, (...) c'est d'abord, c'est toujours faire et refaire la formidable expérience de la liberté¹³ ».

Ta formidable expérience de la liberté, si elle commence le jour où, enfant, tu échoues avec quelques personnages de Jules Verne sur une île totalement inconnue, j'ai cru comprendre qu'elle allait se prolonger lorsque, après des études

¹⁰ *Ibid.*, p. 84.

¹¹ *Constellation d'Emond*, op. cit., p. 42.

¹² *Ibid.*, p. 42.

¹³ Paul Emond, *Une forme de bonheur*, op. cit., p. 16.

de lettres et même une thèse de doctorat sur Cayrol, *La mort dans le miroir*¹⁴, — déjà ! — tu accostes dans un pays où, en ce temps-là, en surface en tout cas, l'expérience de la liberté ne paraissait pas la vertu première. Boursier et lecteur, à Prague et à Bratislava, dans cet univers que tu qualifies d' « irréel et fascinant », tu vas découvrir, sous la chape de plomb d'une fraternité mensongère, une résistance, une audace, une imagination, une respiration qui vont te pousser à explorer l'île mystérieuse que tu portais en toi et qui, là où tu ne connais personne, va surgir dans l'océan de ton imagination. Mais pour cela, il fallait quelques secousses telluriques. Kafka, bien entendu. Et dans sa ville, c'est encore autre chose. Vančura. Vladislav Vančura et *La fin des temps anciens*. Du très grand art romanesque. Ou encore Karel Capek et son « saisissant portrait » d'un faux artiste à travers *La vie et l'œuvre du compositeur Foltyn*.

Tu es loin de ton pays, tu te sens — je cite — « merveilleusement libre », « touriste permanent », tu lis, tu n'as jamais autant lu, et tu découvres, stupéfait, « l'esthétique du grotesque, une forme d'humour noir, de rire et de douleur mélangés »¹⁵, un humour sous lequel se cache une question qui va désormais traverser toute ton œuvre : où est le vrai, où est le faux ? Où est le visage, où est le masque ? « Et si le visage était déjà le masque¹⁶ ? »

Dans ce pays d'accueil où tu as très peu l'occasion de parler ta langue maternelle, tu vas t'y lancer à corps perdu, l'utiliser librement, follement, habité, dis-tu, par « un besoin narratif urgent », un sentiment de « fulguration¹⁷ ». Une sorte d' « illumination » qui va nous offrir *La danse du fumiste*¹⁸. Et là, tu t'en mets « plein la bouche¹⁹ » ! avec ce personnage-acrobate qui se permet de pédaler « joyeusement sur le fil du langage²⁰ ». Un fil d'une seule phrase où ton pique-assiette libre parleur ne tient debout que par la parole. Un peu comme dans le film *Ordet*, de Carl Dreyer, *La parole*, justement, tourné au Danemark en 1955, et où un

¹⁴ Paul Emond, *La mort dans le miroir*, Bruxelles, Jacques Antoine éditeur, 1974.

¹⁵ Paul Emond, *Une forme de bonheur*, op. cit., p. 34.

¹⁶ *Ibid.*, p. 34.

¹⁷ Joseph Duhamel, *Paul Emond*, op. cit., p. 222.

¹⁸ Paul Emond, *La danse du fumiste*, Bruxelles, Jacques Antoine édition, 1979 ; réédition Labor (coll. « Espace Nord »), 1993.

¹⁹ Paul Emond, *Une forme de bonheur*, op. cit., p. 40.

²⁰ *Ibid.*, p. 41.

des personnages, Johannes, dans un contexte tout différent, ne cesse de parler et de parler encore, face à la mer et face à la mort.

Ce qui est bien chez toi, mon cher Paul, c'est qu'on peut rebrousser chemin. Heureusement d'ailleurs. Imagine. Tu viens de lancer sur la piste de ton manège délirant, une parole qui va courir, de représentation en représentation, dans tes livres suivants. Et voilà que t'apparaît — pure fiction — une jeune femme. Une jeune femme tout étonnée de découvrir, chez elle, un Belge qui connaît si bien la littérature tchèque. Les choses auraient pu en rester là, Monsieur le lecteur-professeur. Abandonner Maja dans les Petites Carpates de ton imaginaire. Mais non ! Tu retransverses le miroir. Comme quoi, quand ça t'arrange, tu reviens au réel ! Maja Polackova dont tu diras que les personnages qu'elle crée pour ses collages ont d'évidentes parentés avec ceux dont tu peuples tes pièces et tes romans²¹. Sont-ce aussi des fumistes ? Des danseurs, certainement, des acrobates, peut-être des clowns, des personnages si fragiles à première vue, si frêles en tout cas, arrachés au journal, découpés dans l'actualité du monde et qui vont apprendre, eux aussi, à passer de l'autre côté.

J'ai encore souvenir, Maja, d'une rencontre à Ottignies, un 3 juin. Tu voulais me montrer, de toute urgence, les photos d'une série de tableaux que tu venais d'exposer à Ottawa. La disposition avait beaucoup d'importance. Paul t'avait d'ailleurs parlé d'un « retable ». Et toi, pour me faire part de l'émotion qui t'habitait, tu as trouvé, comme d'habitude, mais quelle belle habitude — je voudrais chaque fois t'enregistrer ! — les mots d'un chemin poétique dont tu as vraiment le secret. « L'âme, me disais-tu ce jour-là, nous la portons... au bout de la langue. » Je me suis demandé si tu ne m'offrais pas ainsi une heureuse façon de relire l'œuvre de ton comparse. Car, d'une certaine manière, les personnages de Paul Emond portent l'âme au bout de la langue...

Votre connivence littéraire et artistique, on ne s'en étonnera pas, trouve dans la peinture large matière à nourrir une passion commune. « J'ai besoin de peinture comme de pain » confie Paul Emond. « Elle me fascine, moi, pauvre écrivain, par cette force et cette capacité magnifique qu'elle a de nous révéler un univers d'un seul coup, dans la fulgurance de l'instant, là où le récit a nécessairement besoin de

²¹ Joseph Duhamel, *Paul Emond, op. cit.*, p. 233.

temps pour se développer²² ». Du coup, le « pauvre écrivain » qui avoue arriver « presque toujours à fourguer un peintre quelque part²³ », va déposer régulièrement un tableau sur le chevalet de son imaginaire, comme par exemple, *Abraham et la femme adultère*, une histoire de *Tableaux*²⁴ conçue en connivence avec Jacques De Decker, délicieuse chronique partiellement autobiographique qui, comme pour *L'homme aux lunettes blanches*²⁵ va se mettre à flirter gentiment avec le délire.

En fait, j'ai cru comprendre que ce qui intéressait surtout Paul Emond dans la peinture, c'est le rapport silencieux qu'il entretient lui-même avec le tableau²⁶. Un rapport que le poète Gilles Baudry exprime de façon saisissante en nous disant qu'*ici*, ici face au tableau, *dans la distance la plus proche/ailleurs/n'est jamais loin de nous*²⁷.

Avis aux étudiants. Voilà un beau sujet de thèse : la peinture dans l'œuvre de Paul Emond. Je conseille en tout cas à celui ou celle qui voudrait l'entamer de ne surtout pas négliger *Les vingt-quatre victoires d'étape du peintre Belgritte*²⁸. Ah là, Paul, que les admirateurs de tes livres de fond me pardonnent si je m'égare sur des chemins de traverse, mais j'assume : je me suis délecté. Le Tour de France 1958, Charly Gaul, « l'ange de la montagne », Géminiani, Anquetil, Bobet, mais Branckaert aussi, Planckaert, Adriaenssens, sans oublier, évidemment, Luc Varenne, le cousin de Belgritte, qui va te trouver les autorisations nécessaires afin de pouvoir intégrer, parmi les suiveurs, ta chère Harley Davidson. Je le dis avec la même excitation qu'à douze ans lorsque la grâce de l'immobilité m'apprit à pratiquer le récit varennien délirant. Ton texte d'aujourd'hui, avec la palette de ses sprints flamboyants, de ses étapes de montagne surréalistes et de ses fameuses piqûres d'enthousiasme qu'il n'était déjà pas très sain de nommer..., ton texte, oui, ton texte époustouflant m'a propulsé jusqu'à Paris dans un état de grâce que je n'avais plus connu depuis longtemps ! Tu m'as fait penser, ça ne t'étonnera pas, à

²² *Ibid.*, p. 229.

²³ Joseph Duhamel, *Paul Emond, op. cit.*, p. 233.

²⁴ « Abraham et la femme adultère » dans Jacques De Decker et Paul Emond, *Histoires de tableaux*, Bruxelles, CFC-Éditions, 2005.

²⁵ Paul Emond, *L'homme aux lunettes blanches*, Éditions Prolégomènes, 2005 et rééditée aux éditions La Muette en 2011.

²⁶ Joseph Duhamel, *Paul Emond, op. cit.*, p. 234.

²⁷ Gilles Baudry, *Présent intérieur*, Mortemort, Rougerie, 1998, p. 152.

²⁸ Paul Emond, « Les vingt-quatre victoires d'étape du peintre Belgritte », *Marginales*.

Dino Buzzati, et à son célèbre « duel Coppi-Bartali » *Sur le Giro 1949*²⁹, au moment surtout, de l'arrivée à Trieste. « Les gens criaient : “ Vive Coppi ”, mais c'était autre chose qu'ils voulaient dire, “ Vive Bartali ” et c'était à autre chose qu'ils faisaient allusion³⁰. »

Toi aussi, quand tu racontes la manière dont Federico Bahamontes franchissait en tête l'Aubisque ou le Portet d'Aspet pour s'emparer de points déterminants au classement du meilleur grimpeur... tu veux dire autre chose. « Une chose aussi extravagante et absurde que le Giro d'Italia à bicyclette serait-elle donc utile ? » demande Buzzati. « Bien sûr que c'est utile : c'est l'un des derniers hauts lieux de l'imaginaire, c'est un bastion du romantisme assiégé par les mornes puissances du progrès, et qui refuse de se rendre³¹. »

Il m'a semblé qu'en nous racontant *Les vingt-quatre victoires d'étapes du peintre Belgritte*, toi aussi, tu refusais de te rendre !

Mesdames, Messieurs

Chers consœurs, chers confrères,

Vous ne devez pas me trouver très sérieux en ces circonstances qui exigent pourtant un peu de tenue.

J'ai à peine parlé de *La danse du fumiste*. Je n'ai pas évoqué l'histoire du faux aveugle qui veut nous en mettre *Plein la vue*³². Je ne vous ai rien dit de *La visite du plénipotentiaire culturel à la basilique des collines*³³, un grand texte pourtant, auquel Paul a travaillé longtemps. Pas un mot non plus de ce safari-photo dans le Grand Nord qui offrira à notre auteur fasciné, paraît-il, par les phoques, les morses et

²⁹ Dino Buzzati, *Sur le Giro 1949. Duel Coppi-Bartoli*, Paris, Éd. Robert Laffont, 1984, n° 279, Été 2011, p. 113-159.

³⁰ *Ibid.*, p. 95.

³¹ *Ibid.*, p. 163.

³² Paul Emond, *Plein la vue*, Bruxelles, Jacques Antoine éditeur, 1981 ; réédition Labor, coll. « Espace Nord », 1998.

³³ Paul Emond, *La visite du plénipotentiaire culturel à la boutique des collines*, Bruxelles, Éd. Labor, 2005.

autres pingouins, la couleur de son *Paysage avec homme nu dans la neige*³⁴. Et rien, rien, peut-être parce que ça me fait peur, de ce *Tête à tête*³⁵ où Médée s'invite « chez les petits bourgeois³⁶ »... Vous imaginez ça, ma femme qui m'agonit d'injures sur mon lit d'hôpital au point que, même l'annonce de mon suicide ne fait que décupler sa rage. Je vous demande pardon mais... m'aimer à ce point, c'est vraiment trop ! Et donc, je passe. En me rappelant simplement qu'il y a quelques années, en 1986, c'est tout neuf, le journal *La Cité*, avant de déposer la clé sous le paillason, a voulu jouer désespérément avec ses lecteurs en mettant en évidence, comme ça, sans crier gare, le caractère fictionnel de l'écriture journalistique. Vous voyez ça d'ici, retirer le masque, révéler ce qu'on cache, expliquer que l'on construit l'évènement et donc dire à son auditoire ahuri : « Vous savez, Paul Emond, c'est moi qui viens de le mettre en scène... »

Le passage de notre nouveau sociétaire vers l'univers théâtral ne va pas radicalement modifier sa trajectoire. Le miroir est toujours là, le double, l'ambiguïté, la transgression et surtout la « bouleversante absurdité³⁷ ». La poésie s'est diversifiée mais on a toujours besoin de fumistes pour activer les feux de cheminée...

Bien entendu, l'écriture théâtrale est toute différente, mais Paul Emond, très vite, va en attraper le virus, et loin de se soigner, il veillera, avec attention, à entretenir la maladie, voire à la développer. Avec d'autant plus de bonheur que le théâtre, plus encore que le roman, doit faire image, mettre en scène, capter la lumière, raconter une fable, et renvoyer surtout à cet univers pictural qui fascine tellement notre auteur. C'est qu'au théâtre — prenez *Les pupilles du tigre*³⁸ par exemple — la « parlerie » est toujours aussi présente que dans le roman, peut-être plus. Meisterlick, le boucher qui avait toujours rêvé de devenir dompteur n'est pas moins fumiste que Caracola. Mais comment dire ? , avec peut-être, dans le théâtre d'Edmond, une joute plus serrée entre l'auditif et le visuel. Je n'en suis pas

³⁴ Paul Emond, *Paysage avec homme nu dans la neige*, Éditions Dur-au-hi, 1982 ; réédition Les Éperonniers, coll. Passé Présent, 1989 ; réédition Labor, coll. « Espace Nord », 2006.

³⁵ Paul Emond, *Tête à tête*, Les Éperonniers, coll. « Maintenant ou jamais », 1989 ; réédition Labor, coll. « Espace Nord », 2005.

³⁶ Paul Emond, *Une forme de bonheur*, *op. cit.*, p. 53.

³⁷ Joseph Duhamel, *Paul Emond*, *op. cit.*, p. 230.

³⁸ Paul Emond, *Les pupilles du tigre*, Éditions Didascalies, 1986.

autrement surpris chez un créateur qui pourrait parfaitement faire sienne la devise de Bernard de Clairvaux : « Écoute, tu verras. » Il suffit d'ailleurs de voir Paul Emond — je veux dire de voir sa tête — pour comprendre au premier coup d'œil qu'il aurait pu faire carrière dans la vie contemplative. Pardonne-moi, Maja, mais c'est une évidence capillaire : même s'il fut un jour barbu, sa modestie crânienne indique à n'en pas douter une vocation monastique. Notre Secrétaire perpétuel peut d'ailleurs en témoigner³⁹. Mais cela, uniquement pendant la réception....

Si Paul Emond a été un remarquable professeur, s'il est un lecteur, un traducteur, un découvreur, un romancier, un essayiste — je n'ai même pas parlé de ses années si fécondes aux Archives et Musée de la littérature — et, bien entendu, un dramaturge, je m'en voudrais de ne pas souligner le travail très rare, vraiment exceptionnel, qu'il réalise du côté de l'adaptation théâtrale. C'est aussi une vocation. Et une vocation à haut risque. Presqu'une sorte d'inconscience. Pensez donc, adapter *Le roi Lear*, *La tempête*, *La nuit des rois*, *Le marchand de Venise*, *Le château*, *L'Iliade*, *L'Odyssée*, *Don Quichotte*, *Tristan et Yseult*... et j'en passe une dizaine, avec cette volonté d'offrir à la littérature un vrai costume de scène, voilà un superbe défi qui demande non seulement une relecture très personnelle des classiques mais suppose, Paul Emond y excelle, de découvrir ce qui est silencieux dans l'œuvre à adapter⁴⁰.

Je veux ajouter encore, ce qui m'a toujours beaucoup touché personnellement : l'attachement de Paul pour les troupes qui descendent dans la rue et se proposent de capter le public autrement. Qu'il s'agisse de sa collaboration avec « La famille magnifique » en Normandie, « La fabrique des petites utopies » à Grenoble ou... chez nous, bien entendu, « Les Baladins du miroir » — encore le miroir ! — il ouvre un espace où le dialogue entre le conteur et le bonimenteur offre au fumiste un formidable terrain d'exploitation.

Il y a quelques temps, je travaillais sur le paradis. Que voulez-vous, chacun s'occupe comme il peut. Et comme je ne suis pas du tout certain du chemin qui y conduit, j'ai pensé qu'il était grand temps de m'informer sur l'itinéraire. Coup de

³⁹ *Constellation d'Emond, op. cit.*, p. 29.

⁴⁰ Joseph Duhamel, *Paul Emond, op. cit.*, p. 232.

chance, coup de chance inouï : Paul passait par là. Ce que je vous raconte, qui est rigoureusement authentique, s'est déroulé dans un établissement que plusieurs d'entre vous connaissent bien, « Au Prof », à Louvain-la-Neuve, puisque, comme vous le savez, ce qui compte avec Paul Emond se passe assez souvent dans une taverne.

Connais-tu *L'herbe qui tremble*⁴¹, me dit-il, le second roman de Paul Willems publié en 1942 ? Va sur un site ou chez un bouquiniste, mais tu dois lire ça. Me voilà donc, peu de temps après, dans le paradis de Willems, où Dieu voit d'un très mauvais œil le désir d'Adam. Sa colère est si violente qu'au moment où le premier homme touche la première femme, le paradis vole en éclats. À un point tel qu'on en retrouve des débris aux quatre coins du monde. Comme ceux de la tasse blanche et bleue du poète, translucide, à laquelle il tenait beaucoup. Novalis parlait déjà de ces débris-là, comme Yves Bonnefoy d'ailleurs, pour qui, je cite : « Le paradis est épars, je le sais. / C'est la tâche terrestre d'en reconnaître / les fleurs disséminées dans l'herbe pauvre⁴². »

Comment retrouve-t-on le scintillement des origines ? Dans la rencontre amoureuse, répond Paul Willems, dans la mer, dans la pluie, dans l'orage... et dans l'herbe qui tremble.

Au paradis d'un imaginaire un peu décalé, toute l'œuvre de Paul Emond fait éclater l'enfermement du réel. Ce n'est pas qu'il soit jaloux et en colère, pas du tout. Non, simplement fidèle, magnifiquement fidèle à son illustre aîné, son initiateur comme il dit, celui qui l'a poussé à plus d'audace, à plus de liberté, et qui a provoqué en lui une véritable déflagration avec son premier livre : *Tout est réel ici*⁴³.

Je vous ai proposé quelques éclats seulement d'une œuvre scintillante depuis ses origines. Une œuvre jubilatoire, drôle, foisonnante. Mais qu'on ne s'y trompe pas : il y a du silence chez Paul Emond, beaucoup de silence, et de la gravité. C'est elle, surtout, qui m'a le plus touché.

⁴¹ Paul Willems, *L'herbe qui tremble*, Bruxelles, Éditions de la Toison d'Or, 1942.

⁴² Yves Bonnefoy, *Ce qui fut sans lumière*, Paris, Mercure de France, 1997.

⁴³ Paul Willems, *Tout est réel ici*, nouvelle édition, Bruxelles, Le Cri, 2006.

À chaque conversation, nous sommes nombreux, je crois, à pouvoir en témoigner, Paul s'efforce de faire grandir la parole de son interlocuteur. Vous pouvez donner plusieurs noms à cette attitude assez rare aujourd'hui : bienveillance, générosité, bonté. Mais attention, cet homme réservé, mystérieux et proche, avec son écharpe rouge à la Toulouse-Lautrec peut aussi, malicieux, vous interroger avec insistance, comme si, même à l'éméritat, le professeur voulait encore apprendre quelque chose de ses étudiants...

Mesdames, messieurs,

Chères consœurs, chers confrères,

Vous avez conscience que tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent n'était que pure fiction.

Il est temps que je retrace le miroir pour vous signaler, Monsieur, que nous venons de rejoindre la réelle réalité, que vous n'êtes pas ici à la *basilique des collines* mais à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Le *plénipotentiaire culturel* que vous devenez officiellement aujourd'hui est prié de ne pas chercher la petite porte de service de cette belle salle du trône. Et si vous avez découvert, déjà, en participant à quelques-unes de nos réunions, qu'il y avait plusieurs *fumistes* parmi nous, n'essayez pas de nous en mettre *plein la vue* car, n'en déplaise à votre imagination débordante, je vous signale que, même par temps de *neige*, nous ne sommes pas habitués à siéger *nus* devant le magnifique *paysage* de la Place des Palais. Je vous le dis en toute amitié, Monsieur, vos troubles de vision ne sont pas recommandés ici.

Et n'oubliez pas que le second samedi du mois, lorsque nous dansons tous sur le lac de la grande table ovale de la salle Jules Destrée, l'ange Gabriel est là. C'est vous qui l'avez inventé, Monsieur, dans une de vos récentes pièces de théâtre, pour rappeler à chacun, je le cite en vous citant, tout à la fin de la seizième séquence : « un jour, nous aurons tous disparu et cette maison elle-même n'existera plus. Plus personne ne saura que nous avons été ici ensemble aujourd'hui⁴⁴ ».

⁴⁴ Paul Emond, *Il y a des anges qui dansent sur le lac*, Lansman, 2009.

Franchement, Monsieur, au moment où nous faisons l'effort de vous recevoir dans notre compagnie, vous auriez pu choisir des propos... un peu moins réalistes !

Soyez quand même le bienvenu !

Copyright © 2012 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Gabriel Ringlet, *Réception de Paul Emond. Séance publique du 20 octobre 2012 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2012. Disponible sur : <www.arlfb.be>